

La force d'en rire

Face à Face

BIO : Fellag et Jamel, c'est une culture et un humour partagés. Mais avant de se trouver sur la même orbite, ils ont connu des trajectoires différentes.

Mohamed Saïd Fellag est né en 1950 à Tizi Ouzou, en Kabylie. Il est l'aîné de sept enfants. Alors qu'il a 15 ans, son père meurt. A 18 ans, il part étudier le théâtre à Alger. Ses études terminées, et après avoir joué quelques rôles au théâtre et pour le cinéma national, il décide de quitter l'Algérie pour voyager au Canada et en France, où il vit de petits boulots. Il revient à Alger en 1985, à l'âge de 35 ans. Il s'occupe d'un théâtre à Tizi Ouzou, et monte en 1988 un spectacle qui fait scandale en Algérie : il y parle de sexe et brocarde sans retenue le pouvoir et les islamistes. En 1992, le théâtre où il se donne est plastiqué à trois reprises. Il quitte l'Algérie en 1993 et rejoint la France. En 1998, il monte pour la première fois sur scène en français avec Djurdjurassique Bled. En 2001, il se produit à nouveau avec Un bateau pour l'Australie. Outre ses spectacles, Fellag est l'auteur de deux ouvrages de fiction : le roman Rue des petites daurades et le recueil de nouvelles C'est à Alger, sorti cette année.

Jamel Debbouze est né en 1975 à Paris. Aîné d'une famille de six enfants, il passe son enfance à Trappes, en banlieue parisienne. A 13 ans, il perd l'usage d'un bras après avoir été heurté par le RER. La même année, il débute dans le Championnat de France de la Ligue d'improvisation, repéré par Alain Degois qui devient son mentor. En 1992, il joue pour la première fois devant une caméra, dans un court métrage de Nabil Ayouch, Les Pierres bleues du désert. A 20 ans, il débute sur Radio Nova, puis file rapidement à la télévision : d'abord sur Paris Première, puis sur Canal+, où il est remarqué grâce à sa chronique Le Cinéma de Jamel. Il obtient son premier grand rôle au cinéma dans Zonzon, de Laurent Bouhnik en 1998. Jamel alterne, depuis, scène et cinéma. Il a joué en 2001 à l'Olympia, et a cartonné au box-office avec Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain de Jean-Pierre Jeunet, puis dans Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre d'Alain Chabat. Il vient de publier un DVD intitulé Jamel en vrai.

La Force d'en Rire

L'un a 27 ans, l'autre 52. L'un comme l'autre ont connu la misère des cités, à Trappes ou en Algérie. Et s'en sont évadés en mettant le rire en scène. Deux histoires proches qu'ils n'avaient jamais confrontées.

Les immigrés, les filles, le lycée, la France et Le Pen, le succès et l'argent ... Pour la première fois, face à face, Jamel et Fellag.

Quand Jamel rencontre Fellag, Jamel arrête de faire son Jamel, et se fait tout petit devant ce grand aîné venu d'Algérie, qui a deux fois son âge, et qui a quitté voilà dix ans un pays où il

était en danger, pour repartir en France de presque zéro. Quand Fellag rencontre Jamel, Fellag arrête de faire son Fellag, et pose un regard tendre sur ce petit phénomène venu de Trappes, qui pourrait très bien être son fils, et qui bourre déjà les salles de spectacle et de cinéma au chausse-pied. "Jamel a été à la vitesse du fax, et moi du bourricot", dit Fellag.

Mais quand Jamel rencontre Fellag, Jamel monte sur le bourricot, pour prendre le temps d'écouter, de redevenir en l'espace de deux heures un "petit scarabée", ce "héros", ce "vétérant" de la blague, qui s'est battu au couteau, quand lui se bat seulement au coton-tige. Quand Fellag rencontre Jamel, c'est aussi l'occasion de revenir sur une histoire quasi commune quoiqu'éloignée dans le temps, qui a commencé dans la cité et qui se poursuit sur les planches et sous les projecteurs, un peu plus à l'abri aujourd'hui des frustrations et de la xénophobie d'avant.

Quand Jamel et Fellag se rencontrent, c'est enfin la joyeuse confrontation de deux univers éclectiques et passionnants, où l'on croisera, pêle-mêle, vivants et en short, le torero El Cordobès, Snoop Dogg, le cinéaste Jean Grémillon, Che Guevara, Farid Chopel, le demiurge argentin Jorge Luis Borges, Roger Hanin, Cheb Mami, le roi du Maroc Mohammed VI, les Black Panthers et le revenant Burt Reynolds.

Jamel - Fellag est venu voir mon spectacle au Movies, en 1996. Le Movies, c'est un café-théâtre, au métro Rambuteau. Il y avait en gros deux personnes par soir. Et un soir, parmi ces deux personnes, il y a eu Fellag. Il est venu, il a regardé mon spectacle, et il est reparti. Je n'ai su que bien après qu'il était dans la salle ...

Fellag - Quand je l'ai vu sur la scène, j'ai pensé : quel culot ! Il faisait un spectacle avec des petites histoires de la cité, il parlait de ses copains, il se mettait en scène de façon très drôle. On a tous commencé comme ça : en se jetant dans la piscine sans eau, en roulant sans chambre à air. Moi, quand je repense à ce que j'ai fait au début, j'ai des sueurs froides. Jamel, j'ai tout de suite compris qu'il avait des choses à dire, que ça allait venir, que le bouchon allait très vite exploser et que ça sortirait avec une puissance redoutable...

Jamel - C'est vrai qu'à l'époque, je n'avais pas vraiment conscience de ce qu'était un spectacle. Et heureusement ! Au départ, c'est une énergie, rien d'autre : tu te jettes, hop, comme ça. C'est seulement après que tu te dis : finalement c'est très dangereux ce que j'ai fait, je suis un ouf ! (rires). Moi, au Movies, j'avais le sentiment d'être à l'apogée de ma carrière. J'étais à fond, je faisais mon truc, je ne cherchais pas à devenir célèbre. Avec Fellag, je crois qu'on partage une envie de raconter des histoires, et de les raconter sincèrement. De toute façon, il y a des gens, tu sais qu'un jour tu vas les croiser, que c'est presque automatique. Avec Fellag, on va dans la même direction, et je crois que c'était logique qu'on finisse par se rencontrer.

Pourtant, vous n'appartenez pas vraiment à la même génération ...

Fellag - Non, mais nous possédons la même culture, Ce sont les mêmes choses que nous avons apprises de nos parents, de nos amis. D'ailleurs, quand j'ai vu les relations entre Jamel et sa famille, dans son DVD, j'ai eu envie de pleurer. Tu vois l'amour qu'il y a entre les gens, la complicité, la malice. Ça, c'est une richesse magnifique. C'est la richesse qu'on a en commun. Aussi, quand je vois la cité de Jamel et de ses copains, dans ses spectacles, je vois ma cité de là-bas transposée chez eux. La seule différence, c'est que moi je rêvais des produits de consommation, et qu'eux, ils les ont juste en face et qu'ils ne peuvent pas les toucher. Toutes les frustrations sont étalées dans les supermarchés.

Jamel - Quand j'ai été au dernier spectacle de Fellag, j'ai eu le sentiment de connaître les gens dont il parlait, d'avoir vécu ce qu'il a vécu, même si on n'a pas tout à fait le même âge. Par tout à fait (il se marre). Mais en dehors de nos origines, de notre culture, il y a la misère : la misère, elle n'a pas de frontière. La misère, elle est in-ter-na-tio-nale !

Dans vos spectacles, vous posez tous les deux un regard très tendre sur ces périodes difficiles ...

Jamel - Ça reste des bons souvenirs, parce que je pense que nos parents étaient obligés de jouer avec nous pour faire passer la pilule, pour nous faire oublier le fait qu'on ne pouvait pas avoir la même chose que notre copain qui s'appelait Nicolas et qui habitait à deux cents mètres... La meilleure manière, c'était donc l'humour... L'humour, c'était un des seuls moyens de communication dans ma famille, je pense. Ou alors il y avait l'excès, l'énerverment. Mais pas vraiment de juste milieu. Rares sont les fois où mon père s'est assis avec moi pour discuter. C'est arrivé dernièrement, mais c'est plutôt exceptionnel.

Fellag - C'est vrai que l'humour, chez nous, c'est capital : on passe par une grosse blague pour demander n'importe quoi, même tout simplement pour avoir un bonbon... Et si maintenant tu peux discuter avec ton père, Jamel, c'est peut-être parce que tu as servi de catalyseur. Personnellement, je sais que, grâce à mon travail, j'ai pu, comme je pense beaucoup de gens de chez nous, me libérer par rapport à ma famille, par rapport à mes amis...

Jamel - C'est une thérapie incroyable, c'est sûr. Mes parents n'ont pas eu le temps de discuter avec nous : il fallait qu'ils aillent chercher de l'oseille... Notre métier, ça aide à se libérer des contraintes, et ça permet aussi de rencontrer d'autres personnes, de prendre un peu de recul.

Comment vos parents ont-ils réagi quand vous leur avez annoncé que vous vouliez faire du spectacle ?

Jamel - Ma mère, elle a tout de suite compris. Mais je crois que si je lui avais dit que je voulais être mangeur d'enfants ou n'importe quoi, elle aurait été solidaire. Le fait de me voir devenir ce que j'avais vraiment envie de devenir, je crois que ça l'a rendue heureuse. Même si ça a été un vrai sacrifice : tu sais qu'elle a pris un crédit de 40 000 balles pour que je puisse avoir un micro-cravate ! Tout ça parce qu'on lui avait dit qu'il en fallait un pour devenir comédien. Ce n'est pas qu'elle croyait réellement que je puisse y arriver, mais elle voulait

absolument que je fasse ce qui me plaisait. Pour mon père, le spectacle, c'était un truc de drogué, il ne fallait pas toucher à ça : jusqu'au jour où je lui ai offert sa première Mercedes. Là, il a changé d'avis (il sourit).

Fellag - J'ai perdu mon père à l'âge de 15 ans, donc je n'avais que ma mère. Une femme absolument formidable, elle m'a dit la même chose que la mère de Jamel : fais ce que tu veux, mon fils, mais fais-le bien. Elle m'a dit ça alors que j'étais l'aîné de sept enfants, que mon père venait de mourir deux ans avant, et qu'on vivait grâce à une toute petite pension trimestrielle. Je me souviens qu'on jouait avec les crédits, on avait des carnets comme ça chez l'épicier (il écarte les bras), et qu'on empruntait de l'argent à la famille, aux amis. Quand la pension arrivait à la fin du trimestre, elle était déjà dépensée. Pourtant, elle m'a soutenu. Parfois, il m'arrive de me demander si j'aurais pu un jour devenir comédien si mon père n'était pas mort. Il était assez autoritaire, et je me demande comment il aurait vécu tout ça ...

Jamel - Mon père aussi est quelqu'un d'assez autoritaire, tu sais, Fellag. Mais je crois qu'à un moment donné, il a compris que monter sur scène, c'était devenu vital pour moi. Surtout quand j'ai vu ce qu'on me proposait à l'école - même si je n'étais pas mauvais, je travaillais simplement quand j'en avait envie ou quand il le fallait vraiment. Si je n'avais pas fait ce métier, je me serais peut-être retrouvé en prison à Bois-d'Arcy, je ne sais pas... Monter sur scène, c'était un moteur, la seule façon de sortir de mon quartier, de prendre du recul.

Enfants, vous étiez tous deux des passionnés de cinéma. Jamel enregistrait des tonnes de films, et vous, Fellag, vous étiez un grand fan des westerns et des péplums.

Fellag - Il y avait trois cinémas dans ma cité à Alger. On y allait le plus souvent possible. Il y avait un magasin dans lequel il y avait une télé en vitrine. Le patron du magasin la laissait allumée tout le temps : on se mettait assis dehors, devant la vitrine, et on regardait les films avec John Wayne, Burt Lancaster, James Dean. Et aussi des films français des années 30 ou 40 : ceux de Jean Grémillon, Marcel Carné ou Jean Vigo... Avec mes amis, on aimait beaucoup les films de gangsters, ceux où les types s'en sortaient proprement : c'était des pros qui avaient choisi le métier de bandit, mais qui se faisaient un devoir de toujours l'accomplir avec classe.

Jamel - Faire des casses, mais toujours proprement ! J'adore ce genre de films. Quand je vois des films sur lesquels Michel Audiard a bossé, comme *Le Cave se rebiffe*, avec Jean Gabin, où il fait son coup et il repart avec des lunettes noires et une chemise hawaïenne, ça me parle. C'est pareil dans *Les Tontons flingueurs*. Les voyous dont te parle Audiard sont parfois plus honnêtes que des gens qui se prétendent normaux. Tu as l'impression qu'ils récupèrent juste leur dû et qu'ils s'en vont. Point trop n'en fait, comme on dit.

Quand vous jouez devant une salle pleine, avez-vous parfois le sentiment d'avoir accompli une sorte de hold-up ?

Jamel - La première fois que j'ai touché un cachet, c'était un spectacle organisé par la ville de Trappes. Je joue, les gens sont morts de rire, je prends un plaisir incroyable, je descends de scène, une femme arrive et me donne une enveloppe : il y a 500 francs dedans. Je prends l'enveloppe et je rentre chez moi en courant. Je l'ai cachée sous mon lit, en attendant qu'on

me la réclame. Je n'arrivais pas à faire le lien entre le plaisir que j'avais pris et l'argent. Entre-temps, je t'avoue que je me suis habitué (rires), mais c'est sûr que parfois j'ai le sentiment de faire un hold-up. Avec Fellag, les gens dont on parle dans nos spectacles, on sait qu'ils ont autant de talent que nous. Ils n'ont juste pas eu le bol qu'il faut. Au départ, je pense qu'on a peut-être juste un peu plus envie... Il suffit de passer une après-midi à Trappes pendant un match de foot pour se rendre compte du réservoir qu'il y a là-bas. Il y a des tas de vanes que je balance sur scène - avec l'accord des gens et leur complicité, bien sûr - et que j'ai chopées sur place. C'est un vivier extraordinaire.

Fellag - Je pense qu'on arrive à un moment avec des histoires qui tombent pile. Qu'on a eu de la chance. Mais je crois qu'on vient aussi avec des histoires que l'on a mûries pour qu'elles puissent parler au maximum de gens. Dans les cités, chaque personne est une histoire à lui tout seul. Tu te mets le soir au balcon en face d'un immeuble aux fenêtres allumées, et tu peux aller d'un appartement à l'autre, tu as une incroyable réserve d'histoires. J'étais comme un coq en pâte dans la cité : j'observais les gens, avec leurs contradictions, avec leurs manies. J'avais l'impression d'être le personnage d'une histoire qu'on écrivait tous ensemble. Aujourd'hui, j'ai le sentiment d'avoir contribué à faire aboutir l'histoire de la cité où j'ai vécu.

Jamel - Et tant qu'on sera traités comme ça dans les cités, qu'il y aura des ghettos, des quartiers défavorisés et des minorités, on va pouvoir parler jusqu'au bout de la nuit de la cité, c'est comme la Tourtel ... On aura toujours des trucs à raconter tant qu'on nous traitera comme des merdes. Si un jour on ne parle plus de cités, c'est vraiment qu'on aura fait un travail comme il faut pour qu'on n'ait enfin plus besoin d'en parler du tout : alors, on pourra profiter de tout l'argent qu'on a réussi à nous prendre, bande d'enfoirés (rires). Si ma vie avait été cool, pépère, et sans embûches, je n'aurais jamais eu envie de la raconter : j'aurais été fonctionnaire, et je me serais acheté une Laguna.

En parlant d'embûches, les filles constituent un des thèmes récurrents de votre travail. Et on a le sentiment que ça n'a pas toujours été simple !

Jamel - Moi, j'ai galéré, je sais pas toi (il regarde Fellag).

Fellag - Si, jeune, j'ai galéré. Beaucoup galéré (rires).

Jamel - On parle des tournantes dans les quartiers, mais ce qu'on ne dit pas, c'est qu'il y a une misère sexuelle incroyable. Il y a une misère de plein de choses, mais aussi une misère sexuelle. La cité, c'est une autre vie dans la vie, c'est super dur. Il y a des filles dans la cité, mais tu ne peux pas leur parler, à cause des grands frères et tout ça ...

Fellag - Il faut que tu aille jusqu'aux Champs-Élysées pour la rencontrer, la fille de ta cité. Moi, j'habitais à Tizi Ouzou, et c'est juste s'il ne fallait pas que je donne rendez-vous aux filles à Alger, à cent kilomètres de là (rires). Heureusement qu'il y a eu le lycée. J'étais loin de la cité, et il y avait des filles qui venaient de partout. C'était nouveau, très excitant.

Jamel - Moi, je donnais aussi des rendez-vous très loin : dans la forêt (rires). Et encore, les filles ne venaient pas à chaque fois. Pour être honnête, les filles, jusqu'à aujourd'hui, ça reste la plus grande de mes questions. Fellag a raison, le lycée c'était des gens d'ailleurs, d'autres

quartiers, d'autres univers et qu'il fallait séduire. Moi, j'étais plus que jamais en représentation.

C'est au lycée que vous avez senti que vous étiez capables de faire rire ?

Fellag - L'humour, c'est un art martial. Les blagues, c'est des trucs que tu prépares pour te défendre. Des types arrivent dans la cour de récréation pour te charrier, tu sors ta blague et ça se passe bien. Tu as eu une sale note : avec l'humour, tu peux racheter l'estime de ton prof. L'école est un monde assez difficile, surtout quand on débarque d'une cité. L'humour peut aider à tenir le coup. C'est ce qui s'est passé pour moi ...

Jamel - Si l'humour c'est un art martial, je crois que tu es septième dan, Fellag (ils rient ensemble). Moi aussi, l'humour m'a sorti d'un milliard de situations. D'autant que, sans noircir le tableau, je n'avais vraiment que ça. En banlieue, soit tu as des sapes parce que ton père a un peu de thunes, soit tu as la force, soit tu as la tchatche. C'est tout. C'est un univers super dur, celui des miséreux : j'ai grandi à Barbès, puis j'ai été à Trappes à l'âge de 8 ans. Je n'avais presque pas accès aux activités des gosses de mon âge. Quand on voyait notre copain Nicolas qui arrivait après les vacances de Noël avec ses chaussures de foot toutes neuves, faut voir comme on avait les boules.

Fellag, vous arrive-t-il d'envier le parcours de Jamel, qui, à 26 ans, remplit déjà l'Olympia ? On sent que votre parcours a été un peu plus difficile que le sien.

Fellag - Non, c'est du bonheur ! Quand je le vois sur scène, j'ai un petit rire de satisfaction à l'intérieur. Effectivement, pour moi, ça a été plus long. Je suis passé par le théâtre, car, à l'époque, on était obligé de passer par la structure théâtrale classique. J'ai joué Brecht, Molière, Tchekhov. Je suis passé par le cinéma national algérien aussi, j'ai défendu des thèmes forts (rires). Pendant longtemps, tout était très fermé : on ne pouvait se permettre aucune fantaisie. Ce n'est qu'en 1982 qu'un vent de libération est apparu. Les gens se sont émancipés du pouvoir, et là, certains ont commencé à faire des choses en dehors de la voie classique : il y avait Khaled, Cheb Mami, moi-même. On se connaissait tous. On a tous percé un abcès ensemble. Là-bas, mais en France aussi, j'ai l'impression ...

Jamel - Ce sont des gens que je tiens à remercier. Moi, je ne remplirais pas l'Olympia si des Fellag et des Cheb Mami n'étaient pas allés au charbon avant moi. Je pense aussi à Smaïn, Farid Chopel, Karim Kacel. Ce sont eux qui ont ouvert les brèches. Et c'est un peu grâce à eux si l'intégration, même si je déteste ce mot, peut se faire un peu mieux aujourd'hui... Même si on vient de prendre cent piges dans les dents avec Ben Laden ! Mais tu peux être satisfait de ton travail, Fellag. Si je suis là, c'est un peu grâce à toi. Le fait que j'ai réussi à faire mon petit bout de chemin est un truc extraordinaire. Et le fait que Fellag ait réussi ce qu'il a réussi, c'est surréaliste ...

Quel est votre rapport à la France ?

Jamel - Nous, on n'a jamais demandé à venir en France dans les conditions dans lesquelles on nous a fait venir. Mon grand-père, il a été tiraillé, il s'est battu à Monte Casino. On le mettait en première ligne pour aller sauver la France. Aujourd'hui, il n'est plus là ; mais ses collègues de l'époque, ils collectionnent les paquets de pâtes dans un foyer Sonacotra. Mon

père a aidé à reconstruire cette France, et aujourd'hui, on nous demande de nous barrer ! On ne nous demande pas notre avis. Et nous, eh bien, on veut le donner maintenant, notre avis. Moi je suis français, et je n'ai pas d'animosité contre la France. Mon père en a plus, même s'il n'en parle pas.

Fellag - Mon père a fait la Seconde Guerre dans l'armée française. Moi aujourd'hui, je suis en France, et je me bats pour gagner ma place. J'essaie de vivre sans agresser la communauté française, mais en n'acceptant pas d'être agressé non plus ... Même si on n'est pas blonds aux yeux bleus, on est beaux avec Jamel, vous savez ? Même si les gens ont parfois mis du temps à le reconnaître (rires).

Jamel - C'est important, ça, de se trouver beau. Les Black Panthers, chaque fois qu'ils passaient à la télé, ils disaient "On est blacks et on est beaux !" Moi, quand on a commencé à me dire que j'étais drôle, immédiatement, j'ai eu plus d'estime pour moi-même. Ça dépend donc aussi énormément de la générosité des autres.

Fellag - Personnellement, j'ai commencé à me sentir bien en France à partir du moment où je me suis dit "Ça y est, je suis d'ici, je ne suis pas quelqu'un qui a essayé d'entrer avec un tournevis." Le fait que le public me reconnaisse m'a évidemment beaucoup aidé.

Comment avez-vous réagi à l'accession de Le Pen au second tour de l'élection présidentielle ?

Fellag - Déjà, Le Pen, quand il est venu en Algérie, c'était pour torturer les gens. Nous, on est venus en France pour les faire rire, les gens... Ce sont des objectifs très différents.

Jamel - On voit tout de suite qui est le plus généreux de nous ou de Le Pen (ils rient ensemble). C'est vrai qu'on a tendance à oublier qu'il a torturé des gens, tu fais bien de le rappeler. Cette année, pendant la présidentielle, il faut voir comment on nous a bassinés avec l'insécurité, en essayant en gros de nous faire comprendre que c'était à cause des étrangers ou de leurs enfants. Il fallait voir certaines chaînes de télé...

Quand vous voyez comment, par exemple, TF1 a alimenté le discours sécuritaire pendant la campagne, ça vous donne envie de boycotter cette chaîne ?

Jamel - Moi, je n'ai jamais été sur TF1. Si, une fois, pour Les Enfants de la télé, avec Arthur. Mais je vais te dire pourquoi ! Je me suis fait niquer parce que je pensais que c'était encore sur France 2 ! Sur la tête de ma mère. Mais je le dis sans aucun problème : je pense ne plus aller travailler sur TF1. Faut pas déconner, ces gens-là nous polluent le paysage. Pendant toute la campagne, on a vu des reportages sur l'insécurité, sur l'Islamisme ... Des trucs complètement dirigés et complètement faux !

Fellag - Moi, j'y ai été une fois, c'était pour la centième de Navarro avec mon ami Roger Hanin. Je ne pouvais pas refuser ça quand même, pour Roger Hanin. Donc, c'est hors-concours ...

Jamel - Ah ! Navarro, tu ne pouvais pas refuser, Fellag (il est mort de rire).

La présence de Le Pen au second tour vous a poussés à vous engager tous les deux. Fellag a publié des tribunes dans les journaux, et Jamel est intervenu en compagnie d'autres artistes dans un film court diffusé dans plusieurs salles ...

Fellag - C'était une réaction épidermique, que tu ne peux pas analyser sur le moment. La bête arrive, et tu essaies simplement de l'empêcher d'entrer. Réagir en publiant des textes dans Libération, c'était surtout une façon de me protéger.

Jamel - Quand j'ai vu ma mère pleurer le soir des résultats, j'étais abattu. Elle voulait vendre la maison le soir du premier tour, je te jure. Dans toutes les maisons rebeu, tout s'est arrêté quand la tronche de Le Pen est apparue sur les écrans. Donc, j'ai ressenti le besoin de réagir et j'ai participé à cet enregistrement avec des artistes et des sportifs qui sont aussi des copains. Pourtant, depuis le début, j'ai toujours dit que je n'étais pas un porte-drapeau ni une assistante sociale. Je fais mon truc parce que ça m'amuse, c'est une démarche très égoïste. Mais je vois parfois l'impact que ça a. Un jour, une dame d'une soixantaine d'années, avec des cheveux blancs, est venue me dire, quand j'étais en tournée à Montpellier : "Jamel, vous m'avez donné envie d'arrêter de voter Le Pen." Là, même si tu dois rester modeste, tu te dis que tu peux servir à quelque chose.

Quand on compare vos spectacles, ceux de Fellag sont nettement plus politiques ...

Fellag - C'est normal. J'ai vécu longtemps en Algérie, et la situation n'est pas la même. Je crois que la façon dont je raconte l'histoire de mon pays, avec beaucoup de dérision, ça éclaire les gens sur ce qui s'y passe. Chez nous, il n'y a pas un Le Pen, il y en a des dizaines. Et la vie politique imprègne la moindre activité : respirer, travailler, draguer, parler, écrire, chanter... Nous sommes régis par un système politique qui manipule, qui écrabouille. J'ai quitté mon pays en 1993. Donner des spectacles devenait très difficile. L'endroit où je jouais a été plastiqué trois fois en 1992. Rassembler cinq cents personnes dans une salle pour leur faire voir mon spectacle, c'était faire un cadeau aux poseurs de bombes. J'ai donc décidé de ne plus jouer en Algérie, et je suis venu en France. J'ai fui, mais en me disant que je reviendrais quand ça irait mieux.

Jamel - Ce mec, c'est un héros, un soldat, un vétéran. Moi, je n'ai jamais eu de menaces. Je n'ai jamais eu besoin de me battre vraiment pour des idées. Si on devait comparer, je dirais que Fellag, il s'est battu avec un couteau, avec une hâche ... Ma génération, on se bat avec un coton-tige sur les oreilles, et quand vraiment on n'a rien à faire, on se nettoie l'oreille avec. La vie en Algérie et en France n'est pas comparable. J'étais là-bas il n'y a pas très longtemps. C'est dur de ne pas savoir si son oncle ou son frère sera de retour à la maison pour le soir. Nous, ici, personne ne régite nos vies, on n'en est pas encore là, on peut encore passer entre les gouttes. Mais en Algérie, la pluie, c'est de l'acide.

Jamel, au Maroc, tu fais des pubs pour le réseau de téléphonie mobile Maroc Telecom. Tu n'as jamais eu envie de faire autre chose que de la pub, au Maroc, d'y donner par exemple des sketches sur le pouvoir aussi grinçants que peuvent l'être ceux de Fellag sur le pouvoir algérien ?

Jamel - L'explication pour cette pub, elle est toute conne. C'est une forme d'engagement politique, à mon sens. Je sais que la communication est dure chez nous. Tu peux ne pas me

croire, mais je me suis dit, si le portable arrive au Maroc et fonctionne, c'est mortel, le pays se développe. Le patron de Maroc Telecom m'a tenu ce discours-là, et j'ai dit : on y va ! Et puis, qu'est-ce que tu veux que je fasse de plus au Maroc ? Que je vienne et que je fasse des sketches sur le roi ? Sur la période Hassan II, bien sûr, j'ai entendu des choses bien et des choses moins bien. Mais ce n'est pas mon époque, mon époque, c'est Mohamed VI. Je le connais. Je sais dans quelle direction il veut aller. Ce mec essaie de faire évoluer l'image du Maroc dans le bon sens. Il vient de lancer un grand programme de décentralisation, pour que les décisions ne se prennent plus uniquement dans son palais ...

Fellag - Et puis, Jamel est français et a grandi en France, pas au Maroc. C'est très difficile de traiter d'un pays dans lequel on n'a pas vraiment vécu. Quelqu'un qui est docteur en mathématiques, il peut travailler partout. Mais notre métier, c'est quelque chose qui est fait de chair, de mots, de poésies, d'allusions, de non-dits, de mystère ; et il faut être dans la société, connaître ses moindres fibres pour les ressortir dans des histoires riches. Moi, si je peux aujourd'hui faire rire en France, c'est parce que la culture française a toujours été très présente dans ma vie en Algérie. J'ai lu la littérature française, j'ai vu le cinéma français : c'était comme si je vivais en France tout en étant en Algérie. Quand je suis arrivé en France, en 1993, je ne pensais pas pouvoir faire rire en français, et j'ai d'ailleurs commencé par jouer en arabe. Dans la salle, au départ, il n'y avait que des Algériens et des Marocains. Et puis j'ai vu des Français arriver, alors là j'ai décidé de franciser un peu. Mon plaisir, c'est quand des beurs viennent me dire que je leur ramène une partie de la mémoire de là-bas que ne leur ont pas donnée leurs parents ...

Jamel - Quand tu vois Fellag qui s'adresse à un public de Français, qu'ils rient, c'est gratifiant. Le beur qui voit ça, il se sent tout de suite plus intéressant. C'est super important. On en a marre de vivre à coups de réhabilitation sociale. Un coup de peinture sur ton HLM, on te change le carrelage ... mais la tuyauterie, elle reste la même. Moi, j'ai entendu des gens me dire qu'on ne laisserait pas passer un Arabe de plus après Smaïn. On aura progressé le jour où on se rendra compte qu'on a laissé passer du talent, et pas seulement un Arabe.

Fellag vient de publier un recueil de nouvelles très personnel, C'est à Alger, et toi, Jamel, tu es à l'affiche d'Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre, l'un des plus gros cartons de l'histoire du cinéma français. Vous imagineriez-vous pouvoir inverser les rôles un jour ?

Jamel - Bien sûr que j'en passerai par là un jour. J'ai des trucs à raconter, j'ai envie d'écrire des nouvelles. D'autant que c'est un genre que j'apprécie : je viens juste de finir des nouvelles de Borges. Maintenant, dans ma carrière, il y a eu un timing que je n'avais pas prévu. Nova a accéléré les choses. Puis Canal+ les a encore accélérées. J'ai eu beaucoup de chance. Je viens de chanter avec Snoop Dogg, et c'était mortel, mon frère : c'est le meilleur rappeur du monde, comment veux-tu refuser ça ? Je pense que si Fellag avait eu l'opportunité de tourner avec Burt Reynolds, il l'aurait fait aussi ...

Fellag - Burt Reynolds, ah oui, sans hésiter ! Une grosse production, avec Burt Reynolds, je signe tout de suite (rires)...

Jamel - Mais sérieux, c'est dingue, ce qui m'arrive ! Jamais de ma vie je n'aurais pensé faire un morceau avec Snoop, ou voir Depardieu appeler chez moi pour venir manger un couscous. Ou même aujourd'hui faire une interview avec Fellag ! Alors oui, parfois, je me la raconte, comment veux-tu que je ne me la raconte pas ? Mais bon, j'essaie de garder un peu les pieds sur terre. Je sais d'où je viens.

Fellag - C'est important de s'en souvenir. C'est sûr que tout a été vite pour Jamel : il est allé à la vitesse du fax, alors que, pour moi, tout a été à la vitesse du bourricot. Mais il a une petite horloge interne qui va l'aider à tenir le coup. Je me rappelle d'un film sur El Cordobés, une divinité de la tauromachie, le Cassius Clay de la muleta. Il était né pauvre, mais il avait gagné beaucoup d'argent pendant sa carrière. Et il en donnait à sa famille, à ses amis, il leur achetait des vaches, des bicyclettes. Avec Jamel, on est comme El Cordobés, on vient du même étaiu misérable, on a connu la même merde. On ne pourra jamais oublier ...

Jamel - Je crois simplement qu'on a encore une mentalité de travailleur immigré. A Trappes, on a vécu à vingt dans la même maison, pendant six ans. Alors forcément, ça crée des liens. Quand il faisait froid, on faisait bloc pour avoir chaud. Aujourd'hui, moi j'ai chaud et ma famille aussi, alors, pour donner une image, j'essaie simplement de faire en sorte que tout le monde puisse avoir la climatisation.

On a l'impression, Jamel, en t'écoutant, et en voyant ton dernier DVD, que tu as besoin d'invoquer ce que tu fais pour ta famille, comme pour mieux montrer que tu gardes les pieds sur terre. Alors que Fellag en fait autant, en étant peut-être plus discret là-dessus.

Jamel - C'est parce que j'ai moins d'éducation que Fellag. Je suis issu d'une génération beaucoup plus arrogante. J'ai besoin de gueuler, de crier. Fellag a beaucoup plus de retenue.

Fellag - Je suis de la génération de son père, j'ai forcément beaucoup plus de pudeur. Si je mettais la casquette Nike que Jamel a sur la tête, elle ne m'irait pas du tout (rires).

Jamel - Mais moi, sans hésitation, j'aspire à devenir comme Fellag. Je voudrais avoir le même recul que lui, écrire des nouvelles, avoir de beaux enfants comme lui. Je voudrais vivre à la campagne, pas loin de chez mes parents, avec de temps en temps Snoop qui vient me faire un petit morceau (rires). Mais si je pouvais un jour avoir des enfants et trente ans de carrière comme Fellag, je serais l'homme le plus heureux du monde ...

Les Inrockuptibles N° 349 - Août 2002